

# Le plan et quelques pages de « Malpertuis »

*Publié en 1943 aux Auteurs Associés, « Malpertuis » est le seul roman de Jean Ray, certainement son chef-d'œuvre, et sans doute un des chefs-d'œuvre de la littérature fantastique.*

Ce roman a été composé au fil des années, dix ans, douze ans peut-être, au fil des nuits et des voyages, par toute la terre. J'écrivais, jetais, brûlais, puis les ciseaux et le pot de colle entraient en jeu sur les survivants.

C'est un vrai costume d'arlequin, car je suis incapable de donner un premier jet.

Le cadre est venu d'abord, comme toujours chez moi. Malpertuis est une grande vieille, sinistre maison de la paroisse Saint-Jacques à Gand, et à côté d'elle rue du Vieux-Chantier, une boutique de couleurs et vernis, tout à fait curieuse, tenue par un bonhomme tout aussi curieux, surnommé la Chèvre. Les autres cadres se situent un peu partout, les uns dans le vieux Gand, pas mal dans le Hanovre, à Hambourg, et Hildesheim. L'abbaye est celle d'Averbode en Campine.

Nancy est ma sœur, une jolie fille qui se foutait du tiers comme du quart. Élodie c'est la servante qui m'a élevé, me rossant trois ou quatre fois par jour, et que j'aimais bien.

Les Euménides sont trois vieilles demoiselles, dont la plus jeune n'était pas mal du tout, qui tenaient une petite confiserie. Elles devenaient terribles quand les gamins venaient les ennuyer. On les appelait les Choutz (?) Philarète, ou plutôt Philariaan de son vrai nom, était un taxidermiste habitant près du Ham, au milieu d'une sorte de jachère, une épouvantable maison de bois.

Puis j'ai rassemblé tous ces éléments épars dans l'espace et le temps dans *Malpertuis*, et pour les faire revivre j'ai fait appel au fantastique. Les Barbusquins sont une invention d'Élodie pour nous faire peur, mais je ne sais trop s'ils n'ont pas réellement existé. L'abbé Doucedamme, je le vois très bien, il n'avait rien d'un prêtre maudit, c'était un vieux petit conventuel, gourmand et amusant.

Voilà les éléments de *Malpertuis*. Je n'ai pas d'imagination, quoiqu'on en dise. Si mon imagination n'est pas sollicitée par un fait, je reste impuissant.

*Complétons par ces lignes extraites de la post-face à « Malpertuis », dans l'édition Gérard. Jean Ray s'y explique avec Henri Vernes et complète quelque peu les propos qu'il me tint peu avant :*

(*Malpertuis?*) Je ne l'ai pas inventée tout à fait. Elle est composée de plusieurs maisons de Gand, de Hildesheim et de Hanovre, la plus belle ville du monde... Des maisons que j'ai visitées... où j'ai vécu... Dans mon esprit c'est un ancien hôtel du XVIII<sup>e</sup> siècle, de style néo-classique, bâti sur les ruines d'un moutier du Moyen Age... Un moutier de Barbusquins... Des moines qui n'ont d'ailleurs existé que dans l'imagination d'Elodie, la vieille bonne qui m'a élevé et qui, quand je n'étais pas sage, ce qui m'arrivait plus souvent qu'à mon tour, me disait : « Les Barbusquins vont venir te prendre... »

— Et les personnages, Cassave, Lampernisse, Jean-Jacques Grandsire, l'abbé Doucedamme, Philarète, Euryale, les sœurs Cormélon, Eisengott, vous les avez inventés aussi?

(...) Tous ces gens-là, ou presque, sont des dieux ou des démons (...) Lampernisse, c'était un saoulard, une véritable épave, qui habitait rue Saint-Jean à Gand, et qui un jour disparut sans laisser de traces. Bien sûr, il devait s'appeler autrement, mais j'ai oublié... Quant à la boutique de couleurs, elle a bien existé, rue du Chantier, et était tenue par un vieux type à barbiche, qu'on appelait la Chèvre, et qui était bien mystérieux, car on venait de très loin pour le voir. Peut-être qu'il avait trouvé le secret de l'Élixir de Longue Vie, ou qu'il pouvait guérir les maladies de la peau par simple attouchement, comme les rois de France...

Euryale, la dernière Gorgone? Une bourgeoise nommée Irma. Elle avait des cheveux de feu et des yeux verts. J'avais vingt ans à l'époque et j'avais déjà pas mal bourlingué, (...) Peut-être, tout compte fait, est-ce elle qui m'a donné l'idée d'écrire *Malpertuis*.

Et les sœurs Cormélon?... Les Euménides?

Elles ne s'appelaient pas Cormélon, mais je ne jurerais pas qu'elles ne fussent pas les Euménides. Elles avaient tout pour ça... Trois vieilles filles qui habitaient rue Charles-Quint, toujours à Gand. Elles tenaient une confiserie et étaient hargneuses comme des chouettes. Sauf la plus jeune, qui était jolie... Son vrai nom, c'était... Éléonore, je crois... J'en fis Alecta... L'abbé Doucedamme, c'était un curé Tournaisien, que j'ai connu à l'époque où j'étudiais dans cette région. Un bon vivant, latiniste érudit, mais qui n'avait qu'un défaut, celui de partir la nuit pour gravir les pentes, désolées à l'époque, du mont Saint-Aubert. Surtout les nuits de pleine lune... Ça devait être un lycanthrope, un loup-garou... Eisengott, dans mon esprit, c'est un bonhomme que j'ai toujours vu dans Gand sans le connaître. Il avait une grande barbe et une houpe verte, et je le croisais presque chaque jour dans le Ham, avec de vieux livres, des in-folio, sous le bras. Philarète le taxidermiste a existé. Non seulement il empaillait les animaux morts, mais il vendait aussi, dans son infâme boutique, de petits automates qui pouvaient fort bien sentir le roussi, tellement à l'époque ils me semblaient étranges, m'émerveillaient.

*Tout cela transparait dans le roman, digéré par la lente alchimie de la création littéraire. Mais il serait vain de retrouver dans tel ou tel personnage du roman l'apparence physique ou le caractère d'un familier de Jean Ray. Le réel lui servit de tremplin et de support à sa création, puisqu'il se déniait le don de l'imagination. Mais d'où, alors, sort cette vision d'Anacharsis qui ouvre le livre?*

(...) Il vit des formes flotter sur les chaperons du rocher. Elles avaient de repoussantes attitudes humaines et étaient pour la plupart, géantes au-dessus de toute comparaison. (...) Immobiles toutes, elles fixaient le ciel tourmenté, figées en un horrible désespoir.

Des cadavres, dit-il en un sanglot, des cadavres grands comme des montagnes!

Et, avec terreur, il détourna ses regards de l'une d'elle qui, malgré sa formidable immobilité, restait empreinte d'une majesté indescriptible.

Une autre ne flottait pas mais faisait corps avec le roc. Elle était tordue d'angoisse et d'inhumaine souffrance, son flanc béait comme une caverne et elle seule paraissait avoir gardé d'affreux frissons de vie et de mouvements.

*Cette vision, où tourne le souvenir d'anciennes théogonies, ne doit rien au réel. Sans doute l'imagination de Jean Ray usait de ses souvenirs mais à la manière d'un tremplin. Elle ne se meut que plus à l'aise dans un univers qui est le sien, où les entités inconcevables sorties des gouffres ne sont qu'une facette complémentaire de la réalité :*

car tout finit par être vrai.

*Malpertuis est une part de cet univers et la plus importante :*

Avec ses énormes loges en balcon, ses perrons flanqués de massives rampes de pierre, ses tourelles crucifères, ses fenêtres géminées à croisillons, ses sculptures menaçantes de guivres et de tarasques, ses portes cloutées...

*elle est un lieu géométrique où s'agitent, belles ou pitoyables, des ombres humaines captives : Jean-Jacques, Nancy, sa sœur, Euryale, sa cousine, Élodie la bonne qui l'a élevé, et une poignée d'épaves et de grotesques. Eisengott n'en est pas prisonnier, qui seul échappe aux maléficaes... Quant à Lampernisse, perdu à la lisière de deux mondes, il a gardé la semi-conscience de son destin.*

*Malpertuis est plus qu'un être de pierres inertes, quelque chose du vieux Cassave est passé en elle :*

Mon cœur dans Malpertuis... pierre dans les pierres

*a-t-il murmuré avant de regarder dans les yeux d'Euryale afin qu'elle le pétrifie. Elle est depuis plus qu'un cadre, plus qu'un point de tangence entre deux mondes. Ce décor impensable, si bien rendu dans le film de Harry Kümel, est un acteur du drame, un personnage en soi.*

*La maison enferme les personnages, les accable de sa puissance obscure. Elle semble se déformer de jour en jour, s'étirer chaque nuit, compliquant le dessin des escaliers interminables, multipliant les chambres vastes comme des chapelles, les souterrains, les longs greniers déserts emplis de vies furtives, les corridors démesurés où Lampernisse mène un dérisoire combat contre celle-qui-éteint-les-lampes, l'ombre sortie du mur pour écraser les flammes.*

*Dès le jour où Malpertuis s'est refermée sur eux, les personnages :*

*animés par la fièvre et la hâte des moutons qui se culbutent aux portes des abattoirs*

*ne peuvent s'évader de ce cadre étouffant. Malpertuis les pourchasse, projette sa malédiction jusqu'aux confins de la terre. Le cauchemar s'éveille, jour après jour, il enlace Jean-Jacques d'une étreinte silencieuse, fait surgir des monstres et disparaître les vivants, pour le jeter dans la folie de cette nuit de Noël avec ces statues de pierre et ces bouches crachant des flammes, reculant soudain devant l'irruption victorieuse des Barbusquins fantômes.*

*Mais ce cauchemar n'est pas régi par la déraison ou l'absurdité; une logique implacable et froide le gouverne. Jean Ray qui l'a monté avec toute la diabolique astuce d'un roman policier, débrouille le labyrinthe, trie patiemment et assemble les fragments du miroir noir.*

*Celui qui s'y penche alors contemple une réalité si formidable que l'esprit vacille :*

Les dieux meurent (...) quelque part dans l'Espace flottent des cadavres inouïs (...) Quelque part dans cet Espace, des agonies monstrueuses s'achèvent lentement au long des siècles et des millénaires (...) La charogne divine fondait aux quatre vents de l'espace...

*Cet effrayant mystère de la mort des dieux donne toute son ampleur cosmique au récit. La mort des dieux, traînant jour après jours les lambeaux d'une puissance usée par le temps, pliant la nuque sous la verge de fer de Moïra, le destin dont la puissance leur est supérieure, obsède l'auteur. Et « Malpertuis » résume tout l'univers de Jean Ray le voyant.*

*Pourtant c'est un livre mutilé et démembré, et l'on sent un déséquilibre entre les deux parties. A la savante construction des six premiers chapitres succède une narration plus heurtée et parfois cahotique.*

La première édition parut pendant la guerre. J'ai dû laisser tomber une bonne centaine de pages pour tomber dans le cadre imposé (le contenu standard d'un volume des Auteurs associés). Je les ai brûlées, je ne les regrette pas. C'était une grande parenthèse, en partie marine, qui trouvait son achèvement « Au chinois rusé » au bord de la mer, là où deux yeux pleurent éternellement dans une urne de verre. Outre cet épisode le drame de Nancy a complètement disparu. Comme son frère elle avait du sang des dieux, reprenait son rang parmi les divinités. Elle payait son audace, comme le fit son amant, Mathias Krook.

...  
Le manuscrit primitif de *Malpertuis*... Au grand dam de mes manuscrits, je suis un pyromane de la plus belle eau. Je me suis toujours complu à des autodafés du genre et le manuscrit a suivi bien d'autres dans le feu purificateur. Parfois — pas toujours — j'en ai eu regret. Surtout aujourd'hui pour *Malpertuis* dont je ne puis vous envoyer les nombreuses pages parties en fumée dans le ciel d'automne.

Lettre du 24 janvier 1957

*Nous regrettons cette disparition, car cette version complétait le dyptique des enfants Grandsire, tous deux surhumains et l'ignorant, tous deux provoquant l'amour et le courroux des dieux.*

*Toutefois Jean Ray en avait sauvé certaines pages, dont il tira quelques lignes pour « Saint-Judas de la nuit ». Nous les joignons ci-après. On pourra juger sur pièces de la manière dont l'auteur reprenait et corrigeait un épisode. Et aussi comment Jean Ray ménageait une création qu'il administrait avec stricte économie. Ces pages prennent place après la page 156 dans l'édition Maramba.*

*Des longues modifications de l'œuvre, il nous en reste trace : ce plan retrouvé dans les manuscrits.*

## **Malpertuis (Histoire d'une maison fantastique)**

### *1<sup>re</sup> Partie : Le Grand Nocturne*

- Chapitre I : Le cimetière de Marlyweck (Peavy)  
Le petit docteur Elslander  
Liesl Reiter
- Chapitre II : Le problème des mobiles  
Le docteur Selig Nathanson  
Gertrude
- Chapitre III : Le Chinois rusé  
Le docteur Santherix  
Martha

Chapitre IV : : Les mouettes mortes  
Le monde de la cire  
Le Grand Nocturne

2<sup>e</sup> Partie : La Maison

Chapitre V : : Le départ de Liesl  
La Peur  
Herkenlach

Chapitre VI : : Elslander — Peavy — Santherix  
La fuite  
La Peur

Chapitre VII : : Gertrude  
La faiseuse de monstres  
Selig Nathanson

Chapitre VIII : : Léa Bullus — Romeone  
La région interdite  
Les formes

Chapitre IX : : Le bar de l'Alpha  
Les caves de la maison  
L'appel des ténèbres

Liminaire : Le parchemin — L'étoile à sept branches — Le Pentagramme —  
Jack Heldon — Le commandant Rupert Heldon — Le « Hastings »  
— Le maréage — La maison

*A première vue, rien ici ne semble se rapporter à « Malpertuis », tel que nous le connaissons. Mais Jean Ray n'a-t-il pas dit avoir travaillé, ou tout au moins pensé à ce roman durant une vingtaine d'années.*

*A part Le Chinois rusé, toutes les autres allusions se réfèrent soit au « Grand Nocturne », avec Le Grand Nocturne et le bar de l'Alpha, ou alors aux « Cercles » avec Le Cimetière de Marlyweck. Seuls Jack Heldon et le commandant Rupert Heldon font penser à Jean-Jacques Grandsire et à son père.*

*Liesl fait songer à Liselotte, et plus particulièrement à Liselotte Richter, la fille de Rosa Richter. Liselotte dont Jean Ray assura avoir été amoureux, et même un peu plus, qui pourrait être la jeune juive que l'on rencontre dans « Mondschein-Dampfer ». Comme de surcroît, après 1925, on ne trouve plus chez Jean Ray trace de l'antisémitisme qui figure parfois dans les « Contes du Whisky » on est enclin à croire à son existence.*

*Les autres éléments : Gertrude, le Dr Selig Nathanson, la faiseuse de monstres, Romeone, se trouvent déjà dans ce roman inachevé et retrouvé « Aux lisières des Ténèbres », mais l'ordonnance des faits apparaît différente. On peut donc penser que ce plan fut rédigé après la publication de « La Scolopendre », en 1932, et avant l'apparition dans les Harry Dickson des dieux anciens, comme « Le Lit du Diable » ou « La Résurrection de la Gorgone ». Et aussi de ce Presto-Film destiné aux jeunes « l'Énigme Mexicaine » parue en 1938. On y retrouve à la fois cette idée de la survivance des anciens dieux, et leur entente avec ce Dieu nouveau qui leur tolère un reste de puissance, et Zeus-Eisengott ne parlera pas autrement que le mystérieux Yucca.*

*Je joins les pages les plus importantes de cette nouvelle après les pages retrouvées de Malpertuis que Jean Ray avait mises en réserve et dont il utilisa quelques lignes dans « Saint-Judas de la Nuit ». A lire cette aventure édifiante du prêtre sauvé de ses persécuteurs par un dieu aztèque on imagine le sort que la*

*censure française aurait réservé à un auteur osant publier ceci dans une collection destinée aux enfants. Elle qui interdit « le Piège diabolique » de Jacobs, car étant un voyage dans le temps.*

*Au moment de clore ce paragraphe j'ai repris « les Maîtres de la Peur » de A. de Lorde. Page 348 on y trouve « Irish Whisky », mais si l'on tourne la page c'est pour lire page 347 « les Yeux dans la Bouteille » de Marcel Priollet.*

La bouteille n'était pas vide... Un liquide jaunâtre la remplissait entièrement. (...) (La jeune fille) avait aperçu (...) au milieu du liquide jaunâtre... deux yeux, deux grands yeux sombres, fort beaux...

Et les deux yeux, humains, expressifs, comme vivants... (...) fixaient Suzy de leur regard à la fois tendre et douloureux.

*Comme les yeux de Nancy dans Malpertuis.*

*Et il se pourrait fort bien que le texte attribué à Wickstaed, épigraphe du chapitre 7 de Malpertuis, ne soit issu que de la plume de Jean Ray.*

Une cague hollandaise nageait sur la bande de l'horizon rougie par le soir. Des oiseaux de mer se livraient à un furieux et vain tournoi. Dans la nuit qui s'avancerait sur la mer assombrie marcherait la chose effrayante dont parle la Bible.

Un fou de Bassan hurlant à la sardine absente, me frôla du couperet de son aile. Son bec affamé béait dans le vide et ses yeux sombres accusaient la cruauté de la création.

De beaux yeux sombres...

Je criai dans le sillage du grand oiseau voilier :

« Nancy!

— Nancy... »

Mais jamais l'écho ne singe nos cris d'une voix de crécelle.

« Nancy... »

Un petit homme d'une grande laideur tourna l'angle d'une dune et me fit un salut.

« Tu me reconnais, hein, je suis Huguenin.

— Huguenin, murmurai-je, interrogeant ma mémoire.

— Huguenin Jr... Tu cherches Nancy, aux beaux yeux. Hihi... hihi. »

Il riait et, comme je m'approchais de lui, il cria.

« Ne me bats pas... je ne veux pas que tu me battes... Fais bien attention, je pourrais si je voulais te changer en... »

Il leva les yeux et vit les mouettes qui se battaient.

« En une de ces sales bêtes qui volent et hurlent! »

Un des oiseaux tournoya et tomba comme frappé par le plomb d'un chasseur.

« Voilà », dit-il.

## Huguenin II

Ici, la marche des événements a adopté l'incohérence des rêves : portes sans charnières, panneaux sans joints ni queue d'aronde entre l'inconnu et ma raison chancelante.

Oh, douloureuse et profonde parole de mon bon maître Doucedame :

« Insensé celui qui somme le rêve de s'expliquer! »

...

J'étais seul, au milieu d'un paysage marin semblable à celui que je venais de quitter.

Une cague hollandaise nageait sur la bande de l'horizon rougie par le soir. Des oiseaux de mer se livraient à un vain et furieux tournoi.

Dans la nuit qui allait s'avancer sur la mer assombrie, marcherait la chose effrayante dont parle la Bible.

Un fou de Bassan criant à la sardine absente, me frôla du couperet de son

aile. Son bec affamé béait dans le vide et ses yeux sombres accusaient la cruauté de la faim.

Des yeux sombres, de beaux yeux sombres.

Je criai dans le sillage du grand oiseau voilier :

« Nancy!

— Nan..cy... »

Jamais l'écho n'imita nos cris d'une voix aussi déchirante.

Un petit homme d'une grande laideur tourna l'angle d'une dune et me fit un salut.

« Tu me reconnais? Je suis Huguenin.

— Huguenin II, répondis-je, je te reconnais. »

De grosses larmes blanches coulaient dans les rides de ses joues.

« Comme toi je viens d'appeler Nancy! »

Je ne ressentais aucun étonnement, puisque l'étonnement est, en général, exclu du rêve.

Un cri aigu déchira l'espace et, proche des brisants, je vis un énorme stercoraire qui, du bec et des ongles, attaqua le fou de Bassan aux yeux sombres.

Le petit homme étendit la main et le stercoraire, tournoyant dans une trombe de plumes, tomba comme frappé par le plomb d'un chasseur.

« C'est très fort », dis-je.

Mais il hocha tristement la tête, et murmura :

« J'aimais Nancy. »

J'acquiescai du geste.

« Il y a longtemps. Elle portait de longues nattes noires et tu les tirais. Doucement il est vrai.

— Furieuse elle me battait! Ah je l'aimais et comme ses yeux étaient beaux. »

Sans émotion je répondis :

« Je viens de les voir, rien que ses yeux... Ils pleuraient dans une infime prison de verre.

— Oui, dit-il, perdue pour les esprits impurs de Malpertuis, elle devint la proie des esprits éternels de la nuit. »

Aucune émotion ne faisait vibrer nos paroles.

« Le quartier de Saint-Macaire n'est pas très éloigné de la rue du Vieux-Chantier, continua mon compagnon.

— Et de Malpertuis.

— Et de Malpertuis où vivait la déesse aux yeux sombres.

Il faut passer le canal par le pont de la Tour Rouge, suivre la rue des Dignes, puis celle du Chapitre et des Chanoines... longue et morne.

— Au matin, Nancy, accompagnée ou non d'Élodie, passait par la place Saint-Macaire et faisait une courte halte devant l'église pour jeter des graines aux pigeons. C'est là que je lui tirais doucement les nattes et qu'elle me battait. Je l'aimais... »

Je me souvenais de lui.

C'était un gamin souffreteux et triste, habitant une des tristes maisons du Hameau-Dieu et fréquentant l'école de M. Kuch.

Je le lui dis et il me serra affectueusement la main.

« Peut-être pourrions-nous retrouver Nancy », me dit-il d'une voix si basse que je l'entendais à peine.

Et, en un écho plus assourdi encore, je répondis :

« Peut-être pourrions-nous retrouver Nancy. »

Il leva la main comme je lui avais vu faire à la chute du stercoraire. Le paysage marin changea sans transition aucune et je me trouvai assis aux côtés de Huguenin sur le banc de pierre en face de l'église Saint-Macaire à vingt minutes de marche de Malpertuis.

Je n'étais pas plus étonné qu'à la soudaine apparition de compagnon d'enfance.

Il parlait déjà et au bout de quelques minutes je compris qu'il me racontait son histoire.

Jean Ray